

Dictée du 18 février 2019 : texte de Romain Gary

La Promesse de l'aube est un roman autobiographique écrit par Romain Gary en 1960.

Dans cet extrait, l'auteur parle de la première fois qu'il est tombé amoureux, dès sa plus tendre enfance. Nous sommes à Wilno, petite ville de Pologne dans laquelle la mère du narrateur a ouvert une "maison de couture"

Nous étions alors installés à Wilno, en Pologne, « de passage », ainsi que ma mère aimait à le souligner, en attendant d'aller nous fixer en France où je devais « grandir, étudier, devenir quelqu'un ». Elle gagnait notre vie en façonnant des chapeaux pour dames, dans notre appartement transformé en « grand salon de mode de Paris ». Un jeu habile d'étiquettes falsifiées faisait croire aux clientes que les chapeaux étaient l'œuvre d'un couturier célèbre de l'époque, Paul Poiret. Inlassablement, elle allait de maison en maison avec ses cartons, une femme encore jeune, aux grands yeux verts, au visage illuminé par une volonté maternelle indomptable qu'aucun doute n'aurait pu ni effleurer ni entamer. (...)

J'avais déjà près de neuf ans lorsque je tombai amoureux pour la première fois.

Je fus tout entier aspiré par une passion violente, totale, qui m'empoisonna complètement l'existence et faillit même me coûter la vie.

Elle avait huit ans et elle s'appelait Valentine. Je pourrais la décrire longuement et à perte de souffle, et si j'avais une voix, je ne cesserais de chanter sa beauté et sa douceur. C'était une brune aux yeux clairs, admirablement faite, vêtue d'une robe blanche et elle tenait une balle à la main. Je l'ai vue apparaître devant moi dans le dépôt de bois, à l'endroit où commençaient les orties, qui couvraient le sol jusqu'au mur du verger voisin. Je ne puis décrire l'émoi qui s'empara de moi : tout ce que je sais, c'est que mes jambes devinrent molles et que mon cœur se mit à sauter avec une telle violence que ma vue se troubla. Absolument résolu à la séduire immédiatement et pour toujours, de façon qu'il n'y **eût** (subj) plus jamais de place pour un autre homme dans sa vie, je fis comme ma mère me l'avait dit et, m'appuyant négligemment contre les bûches, je levai les yeux vers la lumière pour la subjuguer. Mais Valentine n'était pas femme à se laisser impressionner. Je restai là, les yeux levés vers le soleil, jusqu'à ce que mon visage **ruisselât** (subj) de larmes, mais la cruelle, pendant tout ce temps-là, continua à jouer avec sa balle, sans paraître le moins du monde intéressée. Les yeux me sortaient de la tête, tout devenait feu et flamme autour de moi, mais Valentine ne m'accordait même pas un regard. Complètement décontenancé par cette indifférence, alors que tant de belles dames, dans le salon de ma mère, s'étaient dûment extasiées devant mes yeux bleus, à demi aveugle et ayant ainsi, du premier coup, épuisé, pour ainsi dire, mes munitions, j'essuyai mes larmes et, capitulant sans conditions, je lui tendis trois pommes vertes que je venais de voler dans le verger. Elle les accepta et m'annonça, comme en passant :

- Janek a mangé pour moi toute sa collection de timbres-poste.

C'est ainsi que mon martyre commença. Au cours des jours qui suivirent, je mangeai pour Valentine plusieurs poignées de vers de terre, un grand nombre de papillons, un kilo de cerises avec les noyaux, une souris, et, pour finir, je peux dire qu'à neuf ans, c'est-à-dire bien plus jeune que Casanova, je pris place parmi les plus grands amants de tous les temps, en accomplissant une prouesse amoureuse que personne, à ma connaissance, n'est jamais venu égaler. Je mangeai pour ma bien-aimée un soulier en caoutchouc. »

Romain Gary, La Promesse de l'aube, 1960

VOCABULAIRE :

- **Façonner**, façonnant : les verbes se terminant par [onner] prennent 2 n : façonner, abandonner et environ 400 autres

SAUF : Quelques verbes qui se terminent par **-oner** : bigophoner ; cloner ; détoner (à ne pas confondre avec détonner) ; détrôner ; dissoner ; s'époumoner ; ozoner ; prôner ; ramoner ; siliconer ; téléphoner ; trôner ; zoner.

- **Falsifiées** : de falsifier, Lat. falsificare, de falsus, faux (au → al : baume /balsamique ; paupière / palpébrale ; autre / altruisme / aller ego ; chaud / chaleur : **Le l** devant consonne se vocalise (devient voyelle) en u aux VIIIème - IXème siècles.
- **Effleurer** : **affleurer** : ces deux mots sont des paronymes.
Affleurer : sortir de la surface
Affleurer signifie « sortir de la surface de l'eau, du sol, etc. ». Il s'emploie sans complément d'objet.
Ex : On voyait au loin les icebergs affleurer.

Effleurer : frôler

Effleurer signifie « toucher à peine, toucher légèrement ». Il s'emploie toujours avec un complément d'objet direct.

Ex : Elle sentit soudain une main effleurer son bras (son bras est complément d'objet de effleurer).

- Effleurer s'emploie également dans un contexte abstrait pour signifier « aborder, envisager superficiellement ».

Ex : La question fut juste effleurée au cours de la réunion.

Cela ne m'a pas effleuré l'esprit (ou cela ne m'a pas effleuré)

L'Académie recommande :

« Les verbes affleurer et effleurer sont tous deux dérivés de fleur et ils ne diffèrent entre eux que par leur voyelle initiale, mais ils ont pourtant des sens bien différents. Fleur, qui s'emploie dans les expressions mettre à fleur, c'est-à-dire « mettre à niveau deux éléments contigus », et être à fleur de, « atteindre la surface de quelque chose », est à l'origine du verbe affleurer, qui peut avoir le sens de l'une ou l'autre de ces expressions. Effleurer est, lui, dérivé de fleur au sens de « surface d'une chose » et s'est d'abord employé avec celui de « dépouiller une plante de ses fleurs » ; ce verbe signifie aujourd'hui « entamer superficiellement », puis « frôler » et, de manière figurée, « se présenter de manière fugace à l'esprit » et enfin « examiner superficiellement ». On veillera donc à ne pas confondre ces deux paronymes. »

- **Émoi** : Trouble qui naît de l'appréhension, d'une émotion sensuelle.
synonymes : émotion, excitation, trouble, commotion, ébranlement, bouleversement, agitation, affolement, branle-bas, panique, choc, effervescence = une ville en émoi
- **mettre en émoi** c'est émouvoir
- **subjuguier** : Séduire vivement (par son talent, son charme...). Le sens littéral est « Mettre sous le joug, réduire en sujétion, par la force des armes ». (vient du provençal)
synonymes : conquérir, envoûter, exercer un ascendant...

- **dûment** : adverbe ; Selon les formes prescrites ; en bonne et due forme, d'une manière formelle :

Ex : Vol dûment constaté.

(Dérivé de devoir, par son participe passé dû, due, avec le suffixe -ment.)

On trouvait, autrefois, duement.

- **Martyre / martyr** :

L'Académie recommande :

Les noms **Martyr** (un martyr, une martyre) et **Martyre** sont des homonymes, ils n'ont pas le même sens.

Martyr, emprunté, par l'intermédiaire du latin *martyrus*, du grec *martus*, « témoin », apparaît vers 1050 et désigne d'abord **une personne** qui a souffert pour attester de la vérité de la religion chrétienne ; il remplace la forme populaire *martre*, de même sens, que l'on risquait de confondre avec le petit carnivore de même nom, et qui n'est plus attestée que dans la toponymie, comme dans Montmartre, « le mont des martyrs », où furent, selon la légende, tués saint Denis et ses compagnons Rustique et Éleuthère.

Martyr désigne ensuite toute personne qui souffre ou meurt pour une cause, même si Furetière écrit dans son Dictionnaire : « Martyr se dit abusivement des Heretiques et de Payens qui souffrent pour la deffense de leur fausse Religion. »

Il désigne enfin une personne à qui l'on inflige de nombreux tourments.

Ex : Il est le martyr de ses camarades, elle est la martyre de ses camarades et, par extension, on pourra parler d'un pays martyr, d'une ville martyre en faisant du nom *Martyr(e)* une apposition.

Martyre, qui apparaît une cinquantaine d'années plus tard, est emprunté, par l'intermédiaire du latin, du grec *martyrion*, « témoignage ». Il désigne le témoignage apporté par celui qui souffre, puis sa **souffrance** elle-même, **les tourments** endurés et la mort pour sa foi ou une cause, un idéal.

-

L'œuvre : « La promesse de l'aube » (1960)

La Promesse de l'aube" est un récit autobiographique. Romain Gary raconte son enfance en Pologne, son adolescence à Nice, ses années étudiantes à Paris, son combat lors de la seconde guerre mondiale.

Le personnage central de ce récit, c'est la mère de Romain Gary. Cette mère à l'amour débordant a toujours su que son fils serait quelqu'un. Elle a imaginé pour lui les carrières les plus folles : musicien, chanteur d'opéra, peintre. Devant les échecs successifs, elle se décide pour la carrière diplomatique et littéraire. Et vous savez quoi? Romain Gary est devenu ambassadeur et écrivain!

A la fin de son existence, Romain Gary écrit un livre précieux et rare. L'histoire d'un homme qui a décidé de faire de sa vie une œuvre d'art pour rendre justice à celle qu'il a tant aimée.

Dans un style limpide et d'une grande pureté, Romain Gary écrit une véritable ode à sa mère. Mais il parle aussi de ses amours, de ses amis morts à la guerre, de sa lutte pour un monde plus juste.

Au fil des pages, on passe du rire aux larmes avec un plaisir grandissant.

Un livre sur la solitude de l'homme face à son destin, sur la beauté du monde, sur l'importance de la lutte pour la justice et pour un monde meilleur. Romain Gary nous communique ainsi son enthousiasme débordant pour la vie. Étonnant pour un homme qui s'est suicidé peu après l'édition définitive de ce livre.

(le texte qui suit est une présentation de l'auteur que j'avais faite en 2012 pour le groupe « lectures »

L'auteur :

« Ne dis pas forcément les choses comme elles se sont passées, mais transforme - les en légendes et trouve le ton de voix qu'il faut pour les raconter » : Romain Gary, dans La nuit sera calme, s'expliquait sur l'extraordinaire aventure de sa vie.

ROMAIN GARY : la pluralité de l'officiel.

C'est ainsi que commence le livret « Découvertes Gallimard » qui lui est consacré.

Écoutez plutôt :

« On le sait aujourd'hui, sur la foi des informations portées sur son acte de naissance, retrouvé et conservé aux Archives d'État de Lituanie : Romain Gary est né à Vilnius, le 21 mai 1914.

Pourtant, le registre ne donnait pas ce nom de Romain Gary, adopté par l'auteur, aviateur de la France libre au début de la Seconde Guerre mondiale et officialisé en 1951 : il donnait celui de Roman Kacew (lisez Katsef). Ce nom n'était pas écrit en alphabet latin mais en hébreu et en russe. Ce n'était pas non plus Vilnius (ou Vilnius) mais Wilna, comme l'écrivait Chateaubriand, ville de l'Empire russe à l'époque, vite occupée par les Allemands. Ce sera bientôt Wilno, comme l'écrivait Mérimée - la ville devenant polonaise après la Première Guerre mondiale.

L'Empire russe utilisant le calendrier julien, notre « héros » serait plutôt né un 8 mai...» ce qui peut apparaître « divinatoire. » Passons sur le calendrier hébraïque.

Ainsi, Romain Gary naît dans une époque, un lieu, des traditions, des bouleversements qui vont fabriquer la trame de sa vie.

Roman Kacew est né le **8 mai 1914** à Wilno. La récente biographie de Myriam Anissimov précise " Romain Gary, qui trouvait plus avantageux pour son roman familial et surtout pour le genre de personnage qu'il avait créé, de raconter qu'il était né à Moscou, la capitale de l'empire, a vu le jour dans la grande métropole spirituelle et intellectuelle que les Juifs ashkénazes avaient surnommée Le Jérusalem de Lituanie ".

Ses parents semblent s'être séparés peu après sa naissance. Romain Gary ne connaîtra jamais son père ni la vérité sur son père. Ce dénommé Kacew paraît avoir été le deuxième mari de Nina, mais est-ce vraiment lui le père ?

Nina Borisovskaïa, de son nom de scène, est une petite actrice, sans triomphe et sans éclat. Mais elle va être une mère, son rôle le plus beau.

En août, la Russie entre en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

En 1917 : chute du Tsar Nicolas II : Madame Kacew et Roman se rendent à Varsovie.

En 1927 ils arrivent en France et s'installent à Nice. Romain a treize ans.

Romain Kacew est beau, d'une beauté de métèque. Une insulte qu'il entend quelquefois. Si son passé est un mystère, son visage doit tout à l'Orient : les traits forts, le cou large, les lèvres épaisses. Même ses yeux bleus pourraient être ceux d'un cosaque ou d'un Gengis Khan. Le gamin joue de ce mystère et de ce charme...

Très tôt, Romain perçoit autour de sa naissance un secret qu'on lui cache obstinément. Il remarque que de mystérieux cadeaux tombent du ciel : à Wilno une bicyclette d'enfant, à Nice les mandats, puis une bicyclette orange. Romain veut croire qu'il est le fils d'Ivan Mosjoukine, la star russe du muet. La ressemblance physique de Gary avec Mosjoukine est extraordinaire : ils figurent ensemble un sang mêlé de l'Est où l'œil clair vient évoquer des unions interdites ou barbares, un viol de Viking ou une coucherie de Tzigane. Roman Kacew n'est peut-être le fils que d'une rencontre de hasard, d'une nuit de champagne ou de détresse. Roman préfère croire à la nébuleuse Mosjoukine, russe blanc, noble et glorieux.

A Nice, ils vivent quelques mois dans un appartement de deux pièces, avenue Shakespeare.

Ensuite leur foyer est un hôtel, aussi cosmopolite que la ville : l'hôtel pension Mermonts, situé boulevard Carlonne, au n° 7 de l'actuel boulevard François-Grosso, au carrefour de la rue Dante.

Romain vit avec sa mère, nommée gérante par le propriétaire du Mermonts. Enfin à l'abri des révolutions et de la pauvreté, elle a installé son fils comme un prince, tandis qu'elle s'est attribué la chambre la plus petite et la moins aérée, sous les combles.

Les Kacew ne pratiquent aucune religion. Ils ne fréquentent pas la synagogue .Juifs par l'état civil, ils ne cherchent pas à se mêler à d'autres familles de leur confession. Nina Kacew a éliminé le problème : elle ne parle pas de Dieu, et elle évite de rappeler ses origines. Russes à Nice, Juifs dans la société russe, athées parmi les Juifs, les Kacew n'appartiennent à aucun clan ni à aucun groupe : ils vivent l'un pour l'autre, seuls, en marge de toute fraternité de l'exil.

Nina a élevé Romain dans le culte de la France. Elle a toujours associé la France à la réussite et au bonheur. Elle reporte sur son fils les ambitions dont elle a été frustrée - des ambitions si hautes, si folles apparemment, qu'elles ressembleraient à des châteaux en Espagne. Elle est prête à tous les sacrifices pour que son fils, démesurément aimé, devienne académicien ou ambassadeur de France

Nina a dû accepter, pour survivre, les métiers les plus humbles : elle a toiletté les chiens, pris en pension des chats et des oiseaux, et fait des ménages. Elle a aussi été « cousette » pour Paul Poiré. Comme elle est belle, et possède des manières de grande dame, elle a obtenu de tenir une petite vitrine à l'hôtel Negresco : elle y a vendu à la commission des cravates, des foulards, des parfums à la clientèle du palace. Diabétique, victime de plusieurs comas hypo - glycémiques, Nina

commence et finit ses journées à l'insuline. Et cependant sa maladie ne l'empêche ni de travailler ni de sourire. On la voit monter et descendre vingt fois par jour l'escalier de la pension.

Timide, sauvage même, Romain grandit dans l'ombre de cette mère courageuse et orgueilleuse à laquelle il obéit encore comme un petit enfant. C'est une mère juive, adorante et despotique, volontaire et dominatrice. Elle pousse Romain à réussir, à se surpasser. Il s'exécute par respect autant que par amour. On ne voit pas au nom de quoi il aurait refusé de devenir Romain Gary, de sauver la France, puis accepter de la représenter à l'étranger.

A treize ans Romain est un adolescent tendu vers un futur qu'il discerne mal et ne sait comment aborder. Un adolescent sévère, concentré sur une angoisse et des projets qu'il ne livre à personne.

Au lycée de Nice, Romain est un bon élève, il possède un don d'écrire et une maturité rares.

Cette adolescence niçoise, Romain Gary la racontera un jour, à grands traits imprécis, dans le roman qui passera pour le plus autobiographique de son œuvre, **La promesse de l'Aube** (1960), où, sous le masque de l'écrivain reconnu et fêté, perceront encore toutes les tendresses et les blessures du jeune homme d'autrefois. Pourtant on y chercherait en vain les détails rigoureux d'une biographie. C'est l'atmosphère de Nice, avec ses tentations et ses misères, qui est décrite. C'est surtout l'amour d'une mère et d'un fils, amour possessif et exigeant, qui est au centre de cette histoire, tracée par une plume très pudique. Au cœur de ce récit, la figure excessive de sa propre mère : mère chimérique, tyrannique, encombrante, fantasque, possessive jusqu'au sacrifice de soi, vouant son fils aux succès les plus fous pour mettre au clou ses propres déboires, rêvant Romain comme lui-même l'inventera plus tard. Le récit est extravagant, comme ses personnages. Qui, sinon une mère à l'imagination slave, pourrait croire en la vérité d'un tel destin ? Que le fils émigré d'une théâtrale russe jouant sa vie comme son dernier rôle, abandonnée par son époux, élevant seule son enfant, luttant contre la misère et les sarcasmes sans jamais désespérer de cette terre promise qu'était la France légendaire des droits de l'homme ; qu'un tel rejeton puisse devenir compagnon de la Libération, consul général de France, officier de la Légion d'honneur, il faut tout le génie de la plume de Gary, sa puissance créatrice, pour y croire. Sur son passé, Gary n'a pas menti. Il n'a rien inventé. Il a plutôt travesti une vérité trop sordide, trop laide et qui l'a fait souffrir. Il enjolive quand il raconte sa vie. Moins mythomane que magicien dans sa manière de tout enchanter, poétiquement.

A propos de *La promesse de l'aube*, Gary dira " Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné [...] Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages [...] Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine ".

Après des études à la faculté de droit d'Aix-en-Provence et celle de Paris, Gary apprend le métier d'aviateur. Plus tard il rejoint la France Libre et est incorporé dans les forces aériennes françaises libres. En 1944 il publie à Londres son premier roman qui deviendra en français "**L'Éducation européenne**". (*)

La même année il épouse Lesley Blanch. Petite, menue, blonde, elle évoque une poupée en biscuit, anglaise précisément, fragile et précieuse. Elle a trente-sept ans (soit sept années de plus que lui) et une carrière de journaliste d'excellente renommée. Rédactrice à Vogue, elle s'occupe en particulier du cinéma et du théâtre, milieu où elle est connue, appréciée, parfois redoutée. Entre eux, l'humour sera, avec la complicité littéraire, le meilleur ciment.

Nommé Secrétaire d'ambassade à Sofia (Bulgarie), puis premier secrétaire d'ambassade à Berne (Suisse), Chargé d'Affaires à La Paz (Bolivie), Consul Général de France à Los Angeles, Gary poursuit une carrière fulgurante.

En 1956, alors qu'il se trouve en Bolivie, il apprend qu'on lui a décerné le **prix Goncourt** pour « **Les racines du ciel** »

Rentré à Paris, la diplomatie, la politique, la littérature, le Tout-Paris honorent Romain Gary. Gary soigne sa publicité, cultive sa différence, sa moustache à la Clark Gable, son allure hautaine et sa voix charmeuse. Il joue les stars, posant pour Paris Match au zoo du bois de Vincennes, ou s'affichant dans les rues de Paris avec un bonnet de coton bolivien, orange et vert, qu'il a acheté au marché de La Paz. Sa légende s'étoffe. Théâtral, cabotin, résolument mystificateur, Gary sait d'expérience que le succès passe par la comédie. A sa parution " Les racines du ciel » divise la critique, et pose la question du style : Gary est-il ou n'est-il pas " un bon écrivain " ? Les avis sont partagés. Gary connaît ses faiblesses mais ne laisse pas toujours à son éditeur le temps de " peigner " ses livres. Dès qu'il l'a achevé, il faut que son roman paraisse, de toute urgence, même un peu en désordre, et dans sa brutalité. Une deuxième édition des Racines, après le Goncourt, éliminera les plus grosses erreurs.

En 1957 à Los Angeles il participe à la vie hollywoodienne. C'est là qu'il rencontre **Jean Seberg**. Elle a vingt et un an. Lui, quarante-cinq. Elle est blonde, pâle et claire, près de ce Consul de France qui ressemble à un mexicain. Elle est célèbre. Encore plus que lui. Elle a donné son visage à la " **Jeanne d'Arc** " d'Otto Preminger. Elle a joué Cécile, dans " **Bonjour tristesse** ", d'après Sagan, et elle vient d'achever le tournage d' " **A bout de souffle** " au côté de Jean-Paul Belmondo, sous la direction de Godard.

Féminine, fragile, accentuant en elle la pureté des traits, d'une beauté qui se moque des fards, cette très jeune femme attire Romain au premier coup d'œil. Elle correspond si bien à l'idéal féminin de ses romans, qu'il a l'impression de tomber amoureux de l'une de ses créations, et de voir son rêve prendre corps. Entre un mariage de raison et des amours de quelques nuits, il rencontre enfin une femme issue de son propre rêve, tombée de son propre ciel.

Entre Gary et Seberg, ce soir-là, il y a toute la magie d'une première rencontre et d'un coup de foudre amoureux.

Au printemps, ils s'installent 108, rue du Bac dans un vaste appartement de huit pièces. Lorsque Lesley apprendra que Jean est enceinte, elle accordera à Gary le divorce, après 17 ans de vie commune.

En 1961, il abandonne la carrière diplomatique

Sa rencontre avec Jean coïncide avec un changement profond de sa personnalité, à une nouvelle étape de sa vie.

Elle est luthérienne, marquée dans l'enfance par les principes d'une religion qui est l'une des plus austères du monde, Jean éprouve d'instinct pour tout ce qui souffre une pitié que rien ni personne ne sait apaiser. Devant l'injustice et la souffrance, bouleversée au plus profond de l'être, elle part en croisade. Elle recueille les chiens, les chats, ouvre sa maison aux hippies, aux clochards, aux vagabonds.

En 1968, elle s'engage corps et âme dans la lutte antiraciste. Gary reconnaît l'innocence, la pureté de Jean, mais taxe sévèrement « d'idéalisme naïf » son engagement qui la dépasse. Il refuse de partager la culpabilité des Blancs face aux Noirs. Il préfère se tenir à l'écart d'une guerre qui ne le concerne pas.

Le portrait qu'en trace Gary est plein d'indulgence, de désespoir contenu :

" Il est difficile d'aimer une femme que l'on ne peut ni aider, ni changer, ni quitter. " " Je n'en peux plus, dit-il, dix-sept millions de Noirs américains à la maison, c'est trop, même pour un écrivain professionnel...habitué à capitaliser la souffrance des autres dans des best-sellers. "

"J'ai déjà fait de la littérature avec la guerre, avec l'occupation, avec ma mère, avec la liberté de l'Afrique, avec la bombe, je refuse absolument de faire de la littérature avec les Noirs américains ".

Il a l'intime conviction " que la plupart de ce que nous appelons des problèmes idéologiques sont essentiellement psychiatriques ". Il ne pressent que trop combien le militantisme blanc, particulièrement celui des protestants américains, s'enracine dans l'angoisse d'un inexorable sentiment de culpabilité, et tend en fait à l'autodestruction.

En septembre 1968 ils se séparent, puis divorcent, tout en demeurant unis, vivant dans le même appartement coupé en deux. Diego leur fils vit avec son père. Elle les rejoint pour Noël.

En 1970, Jean, qui est toujours officiellement Mme Gary, se retrouve enceinte. Romain décide d'assumer la paternité de l'enfant. Ils se réconcilient. Un article du Newsweek affirme que le bébé n'est pas de Gary mais d'un activiste noir. Le 23 août Jean est transportée à l'hôpital de Genève et accouche prématurément d'une petite fille, Nina, qui meurt deux jours plus tard.

En 1974 Gary a la soixantaine. Il a toujours belle allure. Une vie bien remplie. C'est le moment qu'il choisit pour ruiner - à ses propres yeux - sa respectabilité en publiant sous un pseudonyme, **Émile AJAR**, et cela à l'insu même de son éditeur, **Gros-Câlin** puis la **Vie devant soi** qui obtiendra le **Prix Goncourt** (1975)

Sans peut-être sans douter, Gary vient d'entrer dans la plus fantastique épreuve qu'il ait jamais connue de sa vie d'aventures. (ce n'est pas la première fois qu'il n'utilise pas son nom, il a déjà publié sous son « vrai nom de R Katsef, il « s'appellera »aussi Fosco Sinibaldi, puis Shatan Bogat).

L'aventure Ajar est absolument sans précédent dans l'histoire de la littérature, même conçue à l'échelon de la planète. Aventure folle et tragique dans laquelle, aux antipodes du canular, les années Ajar marquent à la fois l'apothéose du génie fabulateur de Gary et la cassure essentielle dans laquelle il faut chercher un des mobiles de son suicide.

Dans sa vie, dans son œuvre, dans son apparence physique même, Gary n'a cessé de changer, de superposer les visages, les noms, les identités, finissant par écrire sa vie comme l'une des pièces de son œuvre.

" L'habitude de n'être que soi-même finit par nous priver totalement du reste du monde, de tous les autres ; " je ", c'est la fin des possibilités... ".

Il dit aussi " J'éprouve parfois le besoin de changer d'identité, de me séparer un peu de moi-même, l'espace d'un livre ".

Avec Ajar, Gary se donne un masque avec un faux nom, jeu littéraire qui est en l'occurrence moins un camouflage qu'une réincarnation. Car il y a dans cette signature d'Ajar aussi neuve que l'était Gary aux premiers temps d'Éducation européenne, la tentation d'un nouveau départ, comme une nouvelle jeunesse, d'un recommencement. L'œuvre lui ressemble. On y retrouve, sans trop de difficulté, sa vision à la fois pessimiste et ironique du monde, son idéalisme et son cynisme. Ajar sera du côté de la farce, mais de la farce triste L'œuvre pourtant innove dans le style, quelque part entre Vian et Queneau : jeux de mots, entorses à la syntaxe, à la grammaire et au vocabulaire, mutilations et gags du langage.

Gary est devenu un gêneur. D'abord par son allure honorable - Croix de la Libération, Légion d'honneur, gaulliste, Consul de France, prix Goncourt - puis par ses gros tirages depuis trente

ans ; on n'attend plus rien de neuf d'un mandarin des Lettres, même s'il s'habille tantôt comme un loubard, tantôt comme un clochard. Gary se met à chercher un pseudonyme pour incarner l'anarchiste qu'il est lui-même et que sont seuls à connaître ses vrais lecteurs.

Triste à cause de la critique qui boude ses livres en ne leur accordant plus qu'un succès d'estime. Il décide alors de tenter le diable et de masquer sa plume. Il s'appellera Ajar pour voir.

Voir si, en trompant son monde, il rencontrera un accueil ou plus désastreux ou plus enthousiaste, mais au moins un véritable accueil, au lieu de la marée tiède des habituels commentaires. Ce pseudonyme qui le réincarne dans une nouvelle peau lui redonne en même temps une virginité, la toute fraîcheur d'un débutant.

Mais il lui faut aussi exhiber sa marionnette et la manipuler sur la scène d'une comédie fantastique. Émile Ajar ce sera quelqu'un de la famille : un petit cousin, Paul Pavlowitch, dont la véritable identité restera tout d'abord secrète. Celui-ci aime profondément Romain Gary. Il a lu tous ses livres, retenu toutes ses histoires et tous ses personnages, c'est un amateur de littérature. Le rôle de E Ajar lui sied, c'est une deuxième peau. Au point que lui-même un jour ne saura plus s'y reconnaître. Gary s'amuse. La marionnette qu'il a choisie pour interpréter Ajar, révèle un talent authentique de comédien, il mime admirablement un écrivain génial, il a le sens de la phrase et de la repartie, il sait cultiver son propre mystère. Avec le prix Goncourt, le canular Ajar s'officialise. Aucun écrivain ne pouvant en principe recevoir deux fois ce même prix, Gary fait écrire à Paul une lettre pour le refuser.

Mais Hervé Bazin, président de l'Académie lui répondra " L'Académie vote pour un livre, non pour un candidat. Le prix Goncourt ne peut ni s'accepter ni se refuser, pas plus que la naissance ou la mort. M. Ajar reste couronné. ".

Ce prix aurait pu donner à Gary l'occasion de révéler sa paternité de l'œuvre. Or il continue le jeu. Il laisse galoper son ombre, peut-être par refus d'un scandale qu'il n'a pas envie d'affronter, plus sûrement par esprit de curiosité, esprit diabolique, qui veut chercher à voir jusqu'où on peut aller trop loin...

La supercherie s'enracine dans le jeu du mensonge, des faux-semblants. Désormais aux yeux de la presse et de l'édition, Romain Gary se double d'un " neveu " plus génial, plus brillant que lui-même.

Ajar c'est l'art, moderne et révolté, gueulant, casseur. Tandis que Gary glisse du côté des vieilles barbes.... La vie devant soi est un triomphe. **Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable**, (1975) paru la même année est lu dans l'ensemble avec dédain, cette même pitié moqueuse qu'on accorde dans les salons aux don Juan en déclin. Il conte la tristesse d'un vieil homme impuissant, tandis que la Vie devant soi apparaît avec éclat comme le chef-d'œuvre d'un écrivain maître de ses dons, ou, comme dit Gary, maître de sa Puissance.

Lorsque Gary publie **Clair de femme**, (1977) l'année suivante, des mauvaises langues disent qu'il cherche à plagier Émile Ajar, à copier son neveu, et se plaisent à y relever des " ajarismes " flagrants, preuves tout à la fois de son épuisement, et de la supériorité du neveu sur l'oncle finissant. L'étoile d'Ajar brille plus fort que celle de Gary.

Tandis qu'il fait parader Paul sur la scène publique, lui s'enferme avec la volonté de revivre par procuration et de créer une histoire à leur mesure pour dérouter les derniers poursuivants. Leurs identités vont se perdre, s'embrouiller, glisser de l'une à l'autre. Période intense d'écriture et de gestion d'œuvre, les années Ajar marquent pour Gary une puissante activité créatrice, qui paraît sous une double signature mais est en fait le produit d'un seul écrivain. C'est une période passionnée et sombre, dont le vrai déroulement se joue en coulisses, avec des masques, et qui ne laisse voir sur scène qu'une partie de son théâtre secret.

Le 8 septembre 1979 : découverte du corps de Jean coincé sous une couverture contre le siège arrière de sa voiture. Elle avait disparu depuis dix jours. A côté un tube de barbituriques.

L'autopsie révélera un taux extrêmement élevé d'alcool. Elle avait quarante et un an. Le 10, en présence de son fils Diego, Gary tient une conférence de presse chez Gallimard. Il domine mal son émotion. Preuves à l'appui il accuse le F.B.I. d'avoir délibérément cherché par ses calomnies à détruire Jean, en 1970, et de l'avoir rendue folle. Il évoque la mort de ce bébé " dont elle avait tenu qu'il fût enterré dans un cercueil de verre afin de bien prouver qu'il était blanc.

C'est depuis cet événement qu'elle est allée de clinique psychiatrique en clinique psychiatrique, de tentative de suicide, en tentative de suicide "

[à propos du rôle du FBI, la biographe M A est catégorique :ces preuves existent et le FBI a voulu détruire Jean ,non l'actrice, mais la militante]

Son vingt-neuvième livre, **L'Angoisse du roi Salomon**, (1979) est inspiré par l'âge et par la solitude. Gary est vieux, Gary est seul. En dépit de son fils, en dépit de Leïla.

Leïla Chellabi est une jeune femme de quarante ans, longue et légère comme une danseuse, brune, avec des cheveux bouclés, coupés courts, et un profil de princesse crétoise. En fait, de père d'origine turque et de mère bordelaise, elle vit près de lui depuis déjà un an. C'est une femme calme, silencieuse, que Romain compare à un chat, indépendante, pourtant tout à fait capable de passions. Elle est divorcée, elle a un fils. Rue du Bac, elle apporte un nouvel ordre féminin, organisant les repas, offrant toujours une présence paisible et rassurante dans un climat d'inquiétude propre à Romain Gary, que les anciennes terreurs de Jean et tout le cirque d'AJAR n'ont fait qu'alourdir ces dernières années.

Mais secrètement, rue du bac, la farce aura vite tourné au cauchemar. Pavlowitch n'est plus le jouet, la marionnette sage ; tout se passe comme si le " chargé de comédie " voulait jouer au maître chanteur, par exemple en réclamant une augmentation des tarifs de sa commission. Les rapports entre oncle et neveu s'en aigrissent. A la fin du printemps le fisc se manifeste et ajoutera angoisse aux tourments quotidiens de Romain Gary, qui en vient même à se sentir pris au piège de ses propres manœuvres, tant il se retrouve traqué à la fois par la vieillesse, par AJAR, et même par le succès.

Dans son livre **Europa**, (1972)il écrivait : « Je ne crois pas qu'il y ait une éthique digne de l'homme qui soit autre chose qu'une esthétique assumée dans la vie jusqu'au sacrifice de la vie elle-même ». Précisément comme son personnage, Gary va choisir sa mort. Elle sera son dernier numéro d'artiste.

Le mardi **2 décembre 1980**, en fin d'après-midi, après avoir cessé d'écrire depuis plusieurs mois et être devenu l'ombre de lui-même, Romain Gary introduit dans sa bouche le canon d'un revolver et appuie sur la détente.

Cinq semaines avant sa mort il avait confié au *Matin* : « Je ne suis pas méconnu. Je suis inconnu ». Et cependant Gary ne s'est pas tué sous un coup de cafard. Son suicide semble avoir été longuement prémédité. Comme un suicide de raison et de lucidité folle quand on a fait le tour de tout et qu'on n'en peut plus d'exister. Son message destiné à la presse semblait marquer d'un point final toutes ces interrogations, sans vraiment les éclairer.

C'est peut-être *Clair de femme* (1977) qu'il faudrait interroger. " Il y a dans ce roman la dérision et le nihilisme qui guettent notre foi humaine et nos certitudes sous le regard amusé de la mort, écrivait Gary. Les dieux païens nous guettent installés sur l'Olympe de nos tripes. Notre vie n'est peut-être que le divertissement de quelqu'un ". " Tout se passe comme si la vie était un music-hall, un cirque où un suprême senôr Galba [pitoyable pitre alcoolique, dresseur et montreur de chiens]...s'amuserait à nos dépens ". Dans **Pseudo** (1976 sous le nom d'AJAR) il écrit " Cette nuit-là, j'ai eu de nouvelles hallucinations ; je voyais la réalité, qui est le plus puissant des hallucinogènes. C'était intolérable. J'ai un copain à la clinique qui a de la veine, qui voit des serpents, des rats, des larves, des trucs sympa, quand il hallucine. Moi je vois la réalité ".

Six mois après son suicide, dans un ultime opuscule posthume, **Vie et mort d'Émile Ajar**, Gary "tuaît" Émile Ajar et renaissait de ses cendres. " Je me suis bien amusé. Au revoir et merci."

Les œuvres « **la vie devant soi** » (Moshé Mizrahi) et « **Clair de femme** » (Costa Gavras) ont été adaptées pour le cinéma. Jules Dassin avait confié à Melina Mercouri le rôle de Madame Katcew dans « La Promesse de l'aube »

Il avait écrit et tourné lui-même « **Les oiseaux vont mourir au Pérou** » (1968) et « **Kill** » (1971) Jusqu'en décembre dernier, l'acteur Jacques Gamblin a lu « La nuit sera calme » sur la scène d'un théâtre où il a remporté un grand succès. L'ouvrage de Gary est un entretien fictif avec un de ses amis d'enfance, François Bondy. C'est une espèce d'autobiographie que représente cette "conversation."

En 2017, "La Promesse de l'aube" est un film dramatique biographique franco-belge coécrit et réalisé par Éric Barbier, sorti en 2017. Il s'agit de l'adaptation du roman éponyme de Romain Gary (1960) et du film homonyme de Jules Dassin (1970).

Ces précisions pour noter que Romain Gary connaît une postérité posthume : il a écrit sur des sentiments humains, tout le monde peut s'identifier à ses personnages.

Éducation européenne :

Premier roman de son auteur sous le nom de plume de Romain Gary, il est écrit principalement durant l'année 1943 alors que Roman Kacew combat comme aviateur dans le groupe Lorraine en Afrique puis en Angleterre. Le livre a reçu le **prix des Critiques** l'année de sa parution et remporte un excellent accueil auprès du public, notamment avec sa traduction dans vingt-sept langues. Après le succès des Racines du ciel en 1956, Romain Gary modifie profondément Éducation européenne lors d'une réimpression aux éditions Gallimard et établit ainsi la version définitive de son roman.

L'écriture Éducation européenne commence en 1941 lorsque Roman Kacew - qui n'a pas encore pris le nom de Romain Gary - est engagé au sein du groupe aérien Lorraine de la France Libre qui combat alors en Afrique du Nord. Ce dernier, mitrailleur puis observateur dans l'armée de l'air depuis 1938 et engagé volontaire auprès des Forces aériennes françaises libres dès l'été 1940, craint de perdre la vie au cours d'une mission et veut laisser une trace dans la littérature française. Sous le nom de plume de Romain Gary, Kacew écrit dans l'urgence une histoire sur la résistance polonaise (pays de ses origines) et le front de l'Est. Il la termine en 1943, toujours avec l'obsession de la mort proche, alors que son escadrille retourne en Angleterre et mène des missions excessivement dangereuses au-dessus de l'Europe continentale.